
Lepetit B., Topalov C., dir., *La ville des sciences sociales*
Jane Rasmussen

Citer ce document / Cite this document :

Rasmussen Jane. Lepetit B., Topalov C., dir., *La ville des sciences sociales*. In: Politix, vol. 15, n°59, Troisième trimestre 2002. Sciences politiques allemandes. pp. 207-212;

doi : <https://doi.org/10.3406/polix.2002.1233>

https://www.persee.fr/doc/polix_0295-2319_2002_num_15_59_1233

Fichier pdf généré le 10/04/2018

consensuel et pacifié. La santé, à l'évidence, en est un. Mais ce déplacement a un prix (ou un avantage selon le point de vue) : il évite de poser d'autres questions, d'autres problèmes, plus politiquement dérangeants et conflictuels. Ainsi de la question de l'immigration : l'on préférera se centrer sur les problèmes d'accès aux soins de ces populations plutôt que de poser ouvertement le problème de leur place dans la société française, position menacée au quotidien par le durcissement des politiques de lutte contre l'immigration. C'est dire si, derrière les discours célébrant l'humanitaire ou l'universalisation de la couverture maladie, sont éclipsées d'autres réalités sociales, souvent plus dramatiques et douloureuses. La santé constitue certes une ressource de légitimité considérable pour les titulaires des positions de pouvoir politique. Elle est aussi, et dans le même temps, un puissant instrument de légitimation de l'ordre social et des phénomènes de domination qui en forment l'armature.

LEPETIT (Bernard), TOPALOV (Christian), dir., *La ville des sciences sociales*, Paris, Belin (« Histoire et société »), 2001, 410 pages.

par Jane RASMUSSEN

Institut d'études politiques de Rennes

Centre de recherches administratives et politiques

Ce livre est avant tout un hommage : hommage d'un certain nombre d'auteurs à l'historien Bernard Lepetit, disparu brutalement en mars 1996 à l'âge de quarante-huit ans. Le projet de faire naître un livre du séminaire intitulé « La ville des sciences sociales », mené de concert par Bernard Lepetit et Christian Topalov à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) depuis 1989, n'avait pu jusqu'ici aboutir. On ne peut que se réjouir que cette entreprise éditoriale ait finalement vu le jour, gardant ainsi la trace de deux années de séminaires (1995-1997) toujours extrêmement stimulants et féconds.

Visiter quelques-unes des villes construites par les sciences sociales, tel était le programme proposé par l'historien et le sociologue à leurs chercheurs invités, qu'ils soient eux-mêmes historien, sociologue, géographe ou démographe. Alors que les espaces urbains sont le plus souvent constitués comme évidence dans tous les registres de la pratique sociale, quelles sont les modalités de construction de la ville comme objet de science ? Les villes des savants, écrivent-ils, sont « des modes de spatialisation du social qui impliquent une double construction d'objet, celle de la société et celle de l'espace. En d'autres termes, lorsqu'elles construisent leur ville, les sciences sociales choisissent diversement les aspects de la société qu'elles vont spatialiser, et tout aussi diversement les formes de leur spatialisation » (p. 7). Ces choix articulent deux registres distincts. Le premier relève d'un

projet cognitif ou scientifique : pourquoi, dans une conjoncture donnée, la discipline considérée entreprend de spatialiser son objet, et donc de parler de ville. Le second est lié au projet pratique qui sous-tend fréquemment une entreprise scientifique : « On peut penser qu'un aspect souvent inaperçu de la construction d'objet est une orientation du regard, une posture, un choix d'échelle et de registre de causalité qui ne sont pas sans rapport avec les exigences pratiques du temps : énoncés de la question sociale, termes des affrontements politiques, catégories offertes à l'action administrative. » (P. 8.)

Pour mener à bien ce programme de recherche, un protocole d'enquête avait été fourni aux contributeurs : enquêter sur des livres, non sur des textes, pas même sur des œuvres, encore moins sur des auteurs ; c'est-à-dire considérer le livre certes comme un produit intellectuel mais aussi comme un objet matériel circulant, soumis à des séries de déplacements, de réinterprétations et de réappropriations de la part de ses lecteurs. Il s'agissait donc d'analyser méthodiquement les conditions de la production et des réceptions successives d'une œuvre singulière. Au final, l'ouvrage se compose de huit chapitres, consacrés chacun à un livre écrit entre 1909 et 1975, de la thèse de Maurice Halbwachs sur les expropriations et le prix des terrains à Paris entre 1860 et 1900 à celle de Jean-Claude Perrot sur la genèse de la ville de Caen à l'époque moderne, en passant par des œuvres de Max Weber, Marcel Poète, Louis Wirth, Walter Christaller, Louis Chevalier, Manuel Castells et Francis Godard.

Loin d'ériger un panthéon des grands auteurs, loin de vouloir produire une suite de commentaires érudits de textes classiques, reliés entre eux par un projet de généalogie intellectuelle des sciences sociales de l'urbain, B. Lepetit et C. Topalov soulignent au contraire la discontinuité (à la fois chronologique et en termes de cultures disciplinaires et nationales) des lieux d'observation et l'arbitraire assumé des choix. N'oublions pas non plus que cet ouvrage est issu d'un séminaire qui, outre les aléas de disponibilité des intervenants, a été interrompu. Ces choix révèlent cependant la redécouverte de certaines œuvres peut-être injustement trop vite oubliées ou la relecture d'autres, cent fois citées mais vraisemblablement peu lues. La démarche se veut ainsi tout autre que celle empruntée par exemple par les auteurs-éditeurs de *La ville et l'urbain* (Paquot (T.), Lussault (M.), Body-Gendrot (S.), dir., *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte-Syros, 2000) qui dressent à la fin de leur bilan collectif une bibliothèque de base, commentée à destination des étudiants : celle-ci, constituée après consultation de nombreux chercheurs, contient dix-neuf titres, allant de René Maunier (*L'origine et la fonction économique des villes. Etude de morphologie sociale*) à Saskia Sassen (*The Global City*). Or seul l'ouvrage de M. Weber, *Die Stadt*, est commun aux deux entreprises.

Ni relecture des classiques, ni constitution d'une bibliothèque idéale, l'ouvrage rassemble donc des œuvres aux statuts divers : quatre thèses universitaires (celle de droit de M. Halbwachs et celle d'histoire de J.-C. Perrot déjà citées ; la thèse de sociologie de L. Wirth sur la formation du ghetto en Europe comme forme urbaine, institution et système social puis sur sa transplantation dans les villes du nouveau monde ; celle de W. Christaller enfin, entre économie et géographie, sur la théorie des « lieux centraux » en Allemagne du Sud, qui fait de l'agglomération urbaine le centre d'un ensemble de relations liant la ville à son environnement spatial et liant les villes entre elles, en un système de pôles hiérarchisés et d'aires de dépendance emboîtées) ; un texte posthume et inachevé de M. Weber, essai de typologie urbaine et d'histoire des villes antiques et médiévales ; une œuvre monumentale à l'iconographie foisonnante, consacrée à *Paris de sa naissance à nos jours* qui reçoit un prix de l'Académie des inscriptions et belles lettres (M. Poëte) ; l'ouvrage inclassable de L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, dans lequel l'historien-démographe, figure de proue de l'histoire quantitative, croise tableaux de chiffres et anthologie des romans du XIX^e siècle ; enfin, une recherche collective, *Monopolville* de M. Castells et F. Godard, consacrée à la planification urbaine à Dunkerque, qui tente d'articuler un vaste appareil théorique (la thèse du « capitalisme monopoliste d'Etat ») à une monographie extrêmement fouillée.

Aux projets des auteurs des ouvrages étudiés répondent ceux des contributeurs. La typologie des formes d'engagements que C. Topalov esquisse dans son post-scriptum peut être un bon moyen d'aborder cette œuvre collective. Premier projet : la mise au point sur un texte célèbre mal compris. C'est le cas de C. Topalov sur M. Halbwachs, d'Hinnerk Bruhns commentant *Die Stadt* et prenant position dans le champ des études weberiennes, de Catherine Rhein sur *The Ghetto* de L. Wirth ou de Marie-Claire Robic sur la théorie des « lieux centraux » de W. Christaller. Ces œuvres, plus objets de référence que textes soumis à la lecture, méritent une analyse interne ainsi que la mise à jour des différentes formes de leur réception. Deuxième projet : la réhabilitation d'œuvres injustement oubliées. C'est cette voie de recherche qu'emprunte Donatella Calabi lorsqu'elle montre comment l'ouvrage de M. Poëte (*Une vie de cité*, 1924-1931), souvent considéré comme une figure marginale puisqu'il est resté à l'écart de l'activité pratique d'urbaniste – alors que celle-ci était en cours de professionnalisation – a été pourtant l'objet de réappropriations successives, entrecoupées de périodes d'oubli. L'analyse de ces « retours » à l'archiviste-paléographe de l'Ecole des Chartes, distants dans le temps et différents dans leurs finalités, fait ainsi apparaître tour à tour un « pionnier de l'urbanisme », un initiateur de « l'analyse urbaine » et un « militant de l'histoire des villes ». C'est dans la même voie que s'engage Dominique Lorrain lorsqu'il tente d'éclairer les raisons de la courte mais forte influence de *Monopolville* (1974) de M. Castells et F. Godard. Troisième projet : le

questionnement de l'avenir des disciplines. Quand Paul-André Rosental et Isabelle Couzon se penchent sur une œuvre aussi inclassable et énigmatique que *Classes laborieuses et classes dangereuses* de L. Chevalier, à la fois classique de l'histoire urbaine et pionnière dans ses rapports entre histoire et littérature, entre statistique et littérature, ils cherchent à saisir le cheminement intellectuel de l'auteur, devenu professeur au Collège de France et qui, cinq ans après avoir écrit *La formation de la population parisienne*, invente une écriture et un genre nouveaux, rompant avec l'histoire sociale quantitative. Surtout, à l'aune de quels critères juger une œuvre aussi difficile à démêler et échappant aux standards universitaires ? Il semble bien que le projet soit semblable dans la contribution d'Isabelle Backouche qui recherche dans le parcours intellectuel de J.-C. Perrot et dans la réorientation de sa réflexion vers l'économie politique les raisons de la non-reproductibilité de sa démarche. Comment comprendre en effet ce double statut paradoxal de l'ouvrage, à la fois référence omniprésente dans le champ de l'histoire urbaine, mais n'ayant suscité que peu de recherches empiriques engagées dans cette même voie ?

Si le livre, préféré au texte comme objet d'enquête, permet bien d'échapper au débat entre « externalisme » et « internalisme », il ouvre aussi la voie à l'articulation souvent négligée entre histoire des intellectuels et histoire des disciplines. Le fait de croiser parcours intellectuels et contenus scientifiques permet de rapporter une œuvre à ses contextes d'action et d'interroger la façon dont se nouent, dans un site particulier, la ville comme objet de pratique et la ville comme objet de savoir. Travail d'une tout autre nature que le seul travail de lecture, le travail d'enquête porte en réalité sur la construction des objets de sciences.

On ne s'étonnera pas de retrouver dans le chapitre de C. Topalov l'une des mises en œuvre les plus abouties du programme ouvert par l'avant-propos. Il choisit une œuvre moins citée et peu lue de M. Halbwachs, premier ouvrage que le sociologue consacre à Paris, paru en 1909 (*Les expropriations et le prix des terrains à Paris, 1860-1900*), auquel il adjoint une brochure de propagande socialiste intitulée *La politique foncière des municipalités*. Ne faisant pas l'économie d'une véritable description matérielle de ces deux documents, la démarche de C. Topalov vise à croiser l'histoire de l'institutionnalisation de la discipline sociologique autour du durkheimisme, écrite par des sociologues, et l'histoire des intellectuels, c'est-à-dire celle du socialisme normalien, écrite par des historiens. En rapportant ces documents à leur double contexte d'action, à savoir le champ universitaire et le champ réformateur, C. Topalov parvient à montrer le transfert de l'objet « ville » du monde de l'action à celui de la sociologie universitaire.

Par ailleurs, quelles qu'elles soient, ces entreprises ont en commun l'attention portée à une histoire fine des réceptions. L'analyse de l'ouvrage

de W. Christaller et de ses réceptions successives est de ce point de vue tout à fait exemplaire. Dans sa contribution, M.-C. Robic montre que le succès académique de W. Christaller auprès des géographes anglo-américains qui lancent la *new geography* après la Seconde guerre mondiale réside avant tout dans leur sensibilité à la formalisation des relations territoriales qui accompagne la théorie des « lieux centraux ». Mais cette réception par la géographie anglo-saxonne en quête de modélisation fait l'impasse sur la réception, en Allemagne et dès l'entre-deux-guerres, de la théorie christallérienne comme théorie de la planification, mobilisée par W. Christaller lui-même dans son travail d'expert auprès de l'administration nazie. Grâce notamment aux travaux de Mechtild Rössler sur l'histoire des sciences sociales sous le régime nazi, pointant en particulier l'embrigadement de la recherche géographique par les institutions du Troisième Reich (groupes de travail spécialisés au sein des universités, élargis durant la guerre à des militaires et des membres des SS), cette mise à jour d'une première réception allemande, permet en retour une relecture de l'œuvre comme porteuse d'un enjeu de rationalisation du social, gouvernée ici par l'Etat. Elle ouvre alors l'analyse sur le projet de W. Christaller dans son entier et non sur le seul point focal de l'analyse de la ville comme lieu central et comme fonction d'encadrement tertiaire. M.-C. Robic nous aide ainsi à éviter le piège d'une lecture anachronique ou, plus encore, sous influence, de la théorie des « lieux centraux ».

Au fur et à mesure que se déploie *La ville des sciences sociales*, il apparaît clairement que les pistes de recherche ouvertes vont bien au-delà des seules sciences sociales de l'urbain. Dans son post-scriptum intitulé « Des livres et des enquêtes : pour un historicisme réflexif », C. Topalov revient sur la contribution possible de ces enquêtes à l'histoire des sciences sociales. L'écriture d'une telle histoire est bien évidemment un enjeu pour les disciplines scientifiques : « Le commentaire ne parle pas seulement de ce qu'il commente, il affirme l'autorité du commentateur à commenter. Un double réseau se met ainsi en place : celui des objets de commentaire, qui lie entre eux des choses et des auteurs, des morts et des vivants ; celui aussi des commentateurs, en un collège virtuel où les autorités se revendiquent, se reconnaissent et se redistribuent. » (P. 310.) Cette enquête collective ne peut qu'en partie échapper à l'entreprise de contrôle du passé inhérente au commentaire des œuvres. Pourtant, comme le rappelle C. Topalov, il ne faut pas oublier non plus que « le marché disciplinaire est ouvert à tous », à condition que les entrants s'imposent les disciplines ordinaires de l'enquête. On ne peut que souligner combien cet ouvrage est aussi une invite à une pratique modeste des sciences sociales, à une pratique de l'histoire des disciplines comme gymnastique de l'esprit pour contrer tout discours anachronique sur le passé des savoirs. On voit surtout combien il peut être heuristique que l'écriture de cette histoire ne soit pas le seul fait de

spécialistes d'une histoire des disciplines qui s'autonomiserait en tant que telle.

Au-delà du projet scientifique commun, l'unité de l'ouvrage repose aussi sur des parcours croisés, parcours des auteurs étudiés mais aussi parcours des contributeurs. Au fil des chapitres, on découvre ainsi un M. Halbwachs lecteur de M. Poëte ou un L. Wirth, qui, avec d'autres sociologues de Chicago, est réhabilité en France dans les années 1970 pour contrer la sociologie urbaine néo-marxiste dont C. Topalov est alors un des tenants. Si on ne peut malheureusement que regretter l'absence d'une contribution propre de B. Lepetit, on lira avec d'autant plus d'intérêt les pages qu'I. Backouche consacre à son parcours intellectuel, qui vient éclairer en retour le projet de *La ville des sciences sociales*. Qu'il s'agisse de sa thèse sur l'armature urbaine de la France préindustrielle, de ses travaux tentant de faire le bilan de l'histoire urbaine et de rapprocher celle-ci des sciences sociales à qui elle a emprunté problématiques et concepts, on retrouve la même volonté de constituer la ville comme objet autonome et un questionnement commun : comment dépasser la difficulté à articuler un espace matériel, « qui obéit à une logique et une temporalité tenant à sa matérialité même », et un espace immatériel, « qui recouvre les relations sociales et les valeurs symboliques » (p. 301) ? I. Backouche, dont le travail de thèse avait été dirigé par B. Lepetit, rend alors un double hommage : hommage à J.-C. Perrot, lui-même directeur de la thèse de B. Lepetit, porteur d'un modèle puissant d'histoire urbaine dont elle se reconnaît l'héritière ; hommage à B. Lepetit qui avait su constituer à l'EHESS par ses publications, ses séminaires et ses directions de thèse un véritable lieu de réflexion pluridisciplinaire autour de la ville.

MUXEL (Anne), *L'expérience politique des jeunes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2000, 190 pages.

par Alfredo JOIGNANT

Departamento de Ciencia Política

Instituto de Asuntos Públicos de l'Université du Chili

En s'appuyant sur une série d'entretiens, sur l'analyse secondaire d'enquêtes quantitatives ainsi que sur une enquête longitudinale menée auprès d'un panel de jeunes de 18 à 30 ans, dont certains ont été interrogés à sept reprises entre 1986 et 1997, Anne Muxel dont on sait la qualité des travaux qu'elle consacre depuis plusieurs années à la socialisation politique, commence par porter l'éclairage dans ce livre sur la possible spécificité des attitudes politiques de ce groupe de population. Elle s'interroge notamment sur le rôle et l'importance de la famille dans la constitution d'un héritage politique ainsi que sur le caractère durable ou non des « traces » laissées par